

JACQUES DE MIRIBEL

SAIGON
LA ROUGE

ROMAN



LA TABLE RONDE

SAIGON LA ROUGE

JACQUES DE MIRIBEL

SAIGON LA ROUGE

Roman



LA TABLE RONDE
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2011.
ISBN 978-2-7103-6778-9.

www.editionslatable ronde.fr

*À Marie-Laure, Jean-Marc et Marie.
Et bien sûr à Nicole, sans qui ce livre n'aurait pas été.*

Dans l'aube encore blanche, elle scrutait la terre humide qui allait l'engloutir. Blottie derrière ses paupières qui formaient deux minces meurtrières, elle ignorait la rumeur des voix, le bruit des pas cadencés, et les ordres lancés comme des aboiements.

Lentement, très lentement, elle a relevé la tête. Au tres-saillement de son visage, j'ai su qu'elle venait de découvrir les tirailleurs du peloton. Pourvu qu'elle n'implore pas, qu'elle ne crie pas sa détresse. Ses lèvres ont articulé des paroles inaudibles avant de se figer. Elle a refusé le bandeau. Je l'apercevais maintenant dans le prolongement des fusils, tandis que le battement de mon sang cognait à mes tempes.

La jeune femme n'était plus qu'un tas chiffonné sur le sol. À pas tranquilles, le commandant du peloton s'est approché de la suppliciée ; il s'est immobilisé, puis il a allongé le bras. Un dernier sursaut a animé le cadavre. Alors, j'ai su que ce que je connaîtrais de cette femme se limiterait à son regard, celui d'un être prêt à mourir. Le reste, tout le reste me demeurerait inconnu.

I
1941-1943

Nguyen Thi Minh Khai a été exécutée le 25 avril 1941. Treize années ont passé, mais sa mort n'a jamais cessé de me hanter.

Fusillée pour l'exemple, la rebelle allait devenir un symbole. Tous ses actes et toutes ses paroles seraient magnifiés dans les réunions clandestines. La révolte avait été écrasée, l'ordre de la peur régnait. Désormais, les colons pouvaient dormir tranquilles, l'amiral Decoux veillait. Quelques condamnés à mort aussi.

Deux journées venaient de s'écouler à ressasser cette évidence : il ne s'agissait pas d'un acte de justice, seulement d'un rituel absurde. Une telle conviction faisait de moi un serviteur à problèmes. Dans mon désarroi, j'éprouvais le besoin de me mêler à la foule, de créer un contact illusoire, comme on absorbe un verre d'alcool pour se donner une chance d'être plus humain. Alors, j'ai demandé à Tam de me conduire au marché central de Saigon.

La foule grouillait aux abords de la halle. Les vélos et les cyclos s'arrêtaient dans de longs grincements de freins.

Les socques des passantes produisaient un raclement sourd au contact du sol, puis un claquement sec lorsqu'elles frappaient le talon. L'ombre du bâtiment s'est étendue sur Tam et moi.

Les quatre horloges de la tour carrée marquaient huit heures passées de quelques minutes. Plusieurs cuisines roulantes stationnaient sur la place. J'ai offert à mon collaborateur l'une de ces soupes qu'il mangeait accroupi, le nez plongeant dans le bol, semblable à ses voisins par la posture et l'indolence apparente des gestes. Était-ce l'effet de ma présence ? On n'entendait plus que le cliquetis des baguettes. Une fois servi, j'ai soufflé comme les autres sur la préparation brûlante, au puissant arôme de fines herbes et de clou de girofle. Comme les autres, j'ai aspiré bruyamment le liquide, puis posé les baguettes en travers du bol pour signifier que j'étais rassasié. Le groupe gardait le silence. Ce n'était pas ainsi que s'établirait le contact. J'ai payé le marchand et l'ai remercié dans sa langue, m'appliquant à donner leurs tons justes aux mots que j'employais. Mais j'avais beau m'appliquer, j'y parvenais mal.

Un peu plus loin, l'arracheur de dents planté devant sa boutique montrait aux badauds un alignement de grands boccas, remplis de centaines d'incisives, de canines et de molaires, preuves multiples et irréfutables de son talent. Puis il a exhibé une seringue dotée d'une aiguille courte. « Avec l'anesthésie, aucune douleur à craindre ! » Un patient s'est avancé d'un pas hésitant. L'arracheur de dents l'a saisi par les épaules pour l'entraîner dans sa boutique, sous les rires et les applaudissements du public. Un paravent a été déployé et le specta-

cle est devenu musical. D'un disque rayé s'échappait une voix haut perchée, pour couvrir d'éventuels gémissements.

Soudain, des cris se sont mêlés au chant : c'étaient des appels à l'aide, lancés par une femme qu'entraînaient trois hommes. Ils ne portaient pas d'uniforme, mais j'ai reconnu des policiers du commissariat central. À terre, quelques tracts avec la photo d'un visage que je ne pouvais oublier témoignaient d'une distribution clandestine. Je n'ai pas hésité : « On rentre, et vite. » Tam a approuvé d'un hochement de tête.



La jeune femme arrêtée était assise à mon bureau, recroquevillée sur sa chaise. Elle s'efforçait de dérober à mes yeux un visage qui pourrait trahir son inquiétude. Mais ses mains aux doigts effilés, aux ongles longs sans vernis, étaient arquées comme un chat qui fait le gros dos devant le danger.

Nous allions entamer une partie tortueuse.

— Vous êtes communiste ?

— Parce que j'ai distribué un tract ?

— Ce tract fait l'éloge d'une rebelle.

— J'ai voulu protester contre l'exécution d'une femme.

J'ai désigné une fiche sur mon bureau.

— Vous vous êtes déjà fait remarquer. Que s'est-il passé dans l'école où vous enseignez ?

— J'ai donné des cours en tenue traditionnelle. Nous l'interdire, c'est nous mépriser.

— Vous fréquentez un militant trotskiste.

— C'est un ami d'enfance.

— Et vous discutez en bons camarades. « Camarades » est le terme qui convient, n'est-ce pas ?

Phung fixait silencieusement le plateau du bureau.

— Vous aimez le risque. Et les fourmis rouges, peut-être ?

Elle a sursauté, relevé la tête.

— Je sais où vous placez les fourmis... Dans le sexe des femmes... Vous ne savez faire que ça !

— Non, je ne torture pas. Seulement...

— Seulement ?

— Vous avez l'art de compliquer la situation. Il faudrait vous montrer plus convaincante.

Elle a mal interprété mes paroles.

— Je devrais aussi me montrer reconnaissante ?

Certaines rumeurs justifiaient sa réaction. Je me suis dirigé vers la fenêtre du bureau, et j'ai observé la cour. Le fourgon cellulaire de la Sûreté n'allait plus tarder à arriver pour engloutir sa ration quotidienne de suspects. Ce n'était pas le moment de tergiverser.

— Les prostituées ne m'intéressent pas. Les nationalistes reconnaissantes non plus. Je ne vous crois pas, et pourtant je vous libère. Ne cherchez pas à comprendre pourquoi, mais distribuez moins bêtement vos tracts si vous ne voulez pas rencontrer un amateur de fourmis.

Sans lui laisser le temps de répondre, j'ai ouvert la porte du bureau, prévenu le planton de service et repris ma surveillance de la cour. Un discret bruissement de tunique, un claquement léger de sandales, elle avait disparu.

Je n'étais pas dupe de ses réponses, mais je ne voulais plus que mes nuits soient peuplées de cauchemars. Les

pratiques de la Sûreté m'avaient toujours répugné. Pour le moment, Phung n'était qu'une jeune idéaliste – du moins je pouvais me bercer de cette illusion – et la relâcher ne portait pas à conséquence.

Je ne parlerais pas de cette décision à Clara. Si elle avait souhaité la grâce de Khai, parce que l'exécution d'une femme lui était insupportable, mon épouse vivait dans la hantise d'une nouvelle insurrection communiste. Comme les autres colons, elle avait encore dans la bouche le goût amer du dernier soulèvement. Quant à Georges, le seul ami auquel je pouvais me confier, il me demanderait à quoi tout cela mènerait. Je n'avais pas envie d'y réfléchir. Cette affaire resterait mon secret.



Midi. L'heure du Continental. Le tout-Saigon y cultivait chaque jour son penchant pour l'ostentation. Les boys glissaient entre les tables, silencieux, attentifs aux signes des consommateurs et, surtout, aux conversations. Devant le comptoir du bar se tenaient les stratèges de Radio Bambou. Sur leurs traits d'esprit, il y avait beaucoup à redire. Mais leurs indiscretions méritaient d'être écoutées. Les boys ne s'y trompaient pas, moi non plus. Qui informait ces bavards impénitents, ces affectés spéciaux dont le seul champ de bataille était ce bar ? Quelle protection leur permettait de parler à tort et à travers ? Je venais régulièrement me jucher sur un des hauts tabourets et, feignant de lire un quotidien, recueillais des informations.

Dès mon arrivée dans ce pays, en avril 1930, j'avais compris que les colons fréquentaient ce bar pour y débâler leurs projets, leurs intrigues et leurs hantises. Lorsque la guerre avait éclaté, j'avais pu observer leur revirement politique. Le lendemain de l'appel du 18 juin, on acclamait de Gaulle et les Anglais. Deux mois plus tard, la mousson, les armées japonaises et l'amiral Decoux étaient arrivés. Au Continental, on glorifiait désormais ce gouverneur général que le maréchal Pétain avait donné à l'Indochine.

— Decoux est un fin stratège, il maintiendra l'Indochine hors du conflit.

— Il limitera la présence des divisions nippones au nord du pays.

— Oui, tant que les Japonais se contentent d'empêcher toute livraison d'armes à la Chine...

J'écoutais sans intervenir. Un commissaire de police devait servir et se taire.

Georges se faisait attendre. Notre dernière rencontre, que je ne risquais pas d'oublier, remontait au début de la saison sèche, six mois auparavant. Radio Bambou était en pleine effervescence ce matin-là. Les incidents frontaliers se multipliaient avec les Siamois, qui osaient réclamer les meilleures rizières de la colonie : ils allaient recevoir une correction méritée. La date et le lieu de l'offensive, les effectifs engagés, Radio Bambou avait tout révélé. Les boys passaient et repassaient, discrets, respectueux, veillant à ne pas troubler ces passionnantes conversations. Certains d'entre eux renseignaient les Japonais, qui ne manqueraient pas d'avertir les Siamois. Des hommes allaient mourir à cause de ces bavardages,

mais les stratèges continueraient à pérorer. Pendant le repas, Georges et moi n'avions guère parlé. Son ordre de mobilisation venait d'arriver, il pensait à l'expédition militaire qui l'attendait à la frontière du Siam et du Cambodge, et je n'avais pas su lui exprimer mon amitié.

Des exclamations m'ont tiré de mes souvenirs : Matsushita faisait son entrée. Le directeur de la Dainan Koosi portait comme toujours un impeccable costume blanc, avec une cravate au nœud bien serré, y compris lorsque la chaleur lourde des jours d'orage oppressait la ville. Les piliers du bar l'ont interpellé. Vingt années d'intérêt affiché pour ce pays, de goût prononcé pour la fête avaient conquis leur confiance. Ils avaient même jugé excessives les accusations d'espionnage lancées contre cet honorable homme d'affaires japonais. Sa tête de grenouille constituait leur meilleur sujet de plaisanterie. Pour moi, Matsushita était un personnage fascinant et inquiétant, comme l'eau lisse et profonde de certains lacs.

Georges est apparu un peu plus tard. Nous avons échangé une accolade silencieuse avant de nous mettre à table. Un plafonnier brassait l'air au-dessus de nos têtes, rendant moins accablante la chaleur moite qui collait à la peau en cette matinée de saison des pluies. Un à un, les habitués du bar ont quitté leur poste. Les tables voisines de la nôtre étaient inoccupées. Je me suis penché vers Georges.

— Qu'est-ce qui s'est vraiment passé ?

— À la frontière ?

— Oui. Radio Bambou n'a parlé que d'accrochages sporadiques.

— Mais tu as des doutes.

— Plutôt... On célèbre tellement la victoire navale sur les Siamois que je me méfie.

Georges s'est penché à son tour.

— Tu as raison. On avançait l'arme à la bretelle. Ils nous attendaient. Là où les bavards avaient déclaré que nous allions passer.

— Et alors ?

— Une déroute. Une vraie déroute.

— À ce point-là ?

— Pire que tout ce que tu peux imaginer. Des tirailleurs indochinois ont déserté en abandonnant leurs uniformes et leurs armes le long de la piste. Ce n'était pas leur guerre.

Comme un boy s'approchait, nous nous sommes tus. Georges a allumé une cigarette, détourné la tête pour souffler la fumée.

— Vous arriverez à la plantation la veille du mariage ? a-t-il demandé.

— Non, l'avant-veille.

— Tant mieux. Willy et moi, on aura peut-être une proposition à te faire.

— J'ai ma petite idée.

J'avais même une idée précise. Ce qu'ils préparaient tenait en un mot : résistance.

Une convocation avant huit heures, c'était un signe prémonitoire. Les levers matinaux irritaient mon directeur, tout en le préparant à ce bref et intense exercice du pouvoir que constitue la colère du chef. Des moments d'autant plus importants qu'ils devaient manquer dans la vie de cet homme de taille moyenne, d'intelligence moyenne, moyennement trompé par sa femme. D'un geste brusque, il m'a fait signe de m'asseoir.

— Hier matin, vous avez libéré une communiste sans me demander mon accord. Qu'est-ce qui vous a pris ?

Je me suis calé sur ma chaise avant d'entonner le récitatif du fonctionnaire modèle. Non, je n'avais pas relâché une communiste, juste une nationaliste modérée. J'ai résumé en une minute l'heure qu'elle avait passée au commissariat. Albert ne réagissait pas. Détenait-il une fiche semblable à la mienne ? Si tel était le cas, je l'apprendrais vite à mes dépens. J'ai tout de même proposé de rédiger un rapport, il a acquiescé d'un signe de tête. Peut-être ne disposait-il pas d'informations précises :

je me chargerais de lui en fournir. Il saurait sans savoir. Je suis resté dans l'expectative, tandis qu'il jouait avec un crayon qu'il tenait verticalement, le laissant parfois glisser entre ses doigts jusqu'à ce qu'il rebondisse sur le bureau. Le mouvement s'est accéléré, le crayon a frappé plus sèchement.

— Vous omettez quelque chose...

Albert me regardait fixement. J'ai pris un air perplexe.

— En relâchant cette suspecte, vous avez désavoué l'amiral. Vous l'oubliez. Ou, plutôt, vous ne voulez même pas l'envisager.

Communier dans le culte du chef suprême, Albert n'y manquait jamais, comme tous les hauts fonctionnaires. Je devais immédiatement clamer mon innocence.

— Manquer au profond respect dû à l'amiral?... Loin de moi cette idée...

Je me suis lancé dans une explication qui avait le mérite de ne rien expliquer. La jeune femme interrogée avait mesuré la faute commise et souhaité la réparer. Elle avait collaboré, dénonçant les liens de Matsushita avec certains enseignants.

Albert semblait mieux disposé, même s'il a bougonné :

— Comprenez-moi, vous prenez trop d'initiatives personnelles.

— Vous nous avez recommandé d'infiltrer les milieux nationalistes. Je voulais appliquer votre directive sans vous importuner avec un cas banal. Vous avez à régler des affaires d'une autre importance.

On est toujours sensible à l'évocation de ses propres mérites. Albert a esquissé un sourire.

— Faites votre rapport dans les meilleurs délais.

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE EN
DÉCEMBRE 2010, POUR LE COMPTE DES
ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE.

Dépôt légal : janvier 2011
N° d'édition : 179821
N° d'impression : •••••

Imprimé en France.